

# L'immanence: ligne de fuite sémiotique

Alessandro ZINNA



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

# Collection Études

## L'immanence en jeu

sous la direction de  
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O  
Direction : Alessandro Zinna  
Rédaction : Christophe Paszkiewicz  
Collection Études : L'immanence en jeu  
1<sup>re</sup> édition électronique : juillet 2019  
ISBN 979-10-96436-03-3

*Résumé.* La recherche met en perspective le principe d'immanence en l'incluant dans un courant de pensée, né en Grèce pour ensuite parvenir à la philosophie de Deleuze. Le structuralisme de Hjelmslev et la sémiotique de Greimas ont justifié l'intégration des sciences du langage à cette ligne de fuite historique et théorique.

En relisant les principaux passages des *Prolégomènes*, il est impossible d'y trouver une seule exclusion de la substance ou de la transcendance, mais, par contre, on y trouve la proposition d'une synthèse en deux temps qui va de la forme à la substance pour distinguer dans le phénomène du langage ce qui est inhérent de ce qui est accidentel. Les récents développements de la sémiotique ont permis d'inclure ce qui semblait exclu de l'hypothèse structurelle : le sujet, la *praxis*, l'expérience et la réalité factuelle. À partir de ces recherches, les objections faites au principe de l'immanence trouvent leur réponse dans l'empirisme transcendantal de la philosophie de Deleuze, capable de concilier une sémiotique du sujet et une sémiotique de l'objet, une théorie de l'écécité et du singulier avec la théorie des constantes et du général sur un fondement qui se réclame encore comme étant immanent.

MODES D'EXISTENCE, EMPIRISME TRANSCENDANTAL, MANIFESTATION, IMMANENCE

**Alessandro Zinna** est professeur de sémiotique et directeur de recherche responsable du groupe Médiations Sémiotiques de l'Université de Toulouse II – Jean Jaurès. Il est Président de l'association CAMS/O gérant les colloques d'Albi. Son champ de recherche va de la sémiotique générale, à la sémiotique des images, des objets et des nouvelles technologies. Parmi ses publications : *Elementi di semiotica generativa*, Bologne, Esculapio, 1991 (introduction d'A. J. Greimas, en collaboration avec Fr. Marsciani) ; *Hjelmslev aujourd'hui*, Bruxelles, Brepols, 1997 ; *Le interfacce degli oggetti di scrittura*, Rome, Meltemi, 2004 ; *Les Objets au quotidien* (codirection avec J. Fontanille), Limoges, Pulim, 2005 ; “La inmanencia en cuestion”, vol. I-III (codirection avec L. Ruiz Moreno), *Tópicos del Seminario*, n° 31, 32 et 33, 2014-2015 ; “Le dialogue entre la sémiotique structurale et les sciences” (codirection avec J. Fontanille), *Langages*, n° 213, 1/2019.

Pour citer cet article :

Zinna, Alessandro, « L'immanence : ligne de fuite sémiotique », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 13-34,

[En ligne] : <[http://mediationsemiotiques.com/ce\\_imm\\_s1\\_02\\_zinna](http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s1_02_zinna)>.

# L'immanence : ligne de fuite sémiotique \*

Alessandro ZINNA

(Université Toulouse II — Jean Jaurès)

*Il fallait aller jusque-là dans l'inversion des valeurs : nous faire croire que l'immanence est une prison (solipsisme...) dont le Transcendant nous sauve.*

Deleuze et Guattari (1991 : 49)

## 1. L'immanence en jeu

Est-il possible de concilier l'immanence de la théorie sémiotique avec l'irruption de l'imprévu dans la scène du sens ? Autrement dit, si l'objet d'étude est fermé sur lui-même, comment pouvons-nous penser les changements qui surviennent par les influences externes ? Avant d'aborder cette aporie apparente, liée comme nous allons le voir à une acception d'« immanence » proche de la doxa, il faudra revisiter quelques étapes de cette réflexion afin d'en établir les acceptions, parfois discordantes, et pouvoir ainsi déterminer la *portée* et la *valeur* qu'assume ce concept dans la sémiotique structurale et, plus récemment, celle post-structurale. Cette réflexion naît d'un débat qui questionne le principe d'immanence. En

---

\* La version originale de cet article a été présentée au colloque « Incidenti e esplosioni. A. J. Greimas e J. M. Lotman », Venise 6-7 mai 2008, elle est parue par la suite dans l'édition des actes édités par T. Migliore, *Incidenti ed esplosioni. A. J. Greimas e Ju. M. Lotman. Per una semiotica delle culture*, Aracne, Rome, 2010, p. 219-236. Par rapport à cette première version, l'article apporte des intégrations afin de compléter la réponse aux trois critiques à l'immanence annoncées au départ.

résumant ces positions critiques, l'immanence est assiégée par trois exigences nouvelles :

- i) la fondation de la *praxis* énonciative n'est plus vue comme un passage immanent de la structure narrative au discours, mais comme l'acte même de production saisi dans la dynamique de sa production ;
- ii) un retour à la phénoménologie de l'expérience nous renvoie à la transcendence du vécu ;
- iii) enfin, selon Rastier, le sens n'est pas immanent au texte, mais se construit plutôt dans l'activité d'interprétation.

Les conséquences de sa remise en question, de la part d'auteurs qui enracinent leur réflexion dans la pensée structurale, sont pleines de conséquences par rapport à la mise en question de n'importe quel autre concept de la théorie sémiotique. Le *plan* ou *principe* d'immanence n'est pas simplement un concept voué comme d'autres à naître et mourir dans les évolutions du métalangage sémiotique. Sous certaines conditions, l'immanence est la base sur laquelle s'appuie l'hypothèse sémiotique. On ne peut pas traiter par conséquent l'immanence comme un simple concept à l'instar d'autres inventions d'ordre philosophique ou sémiotique. L'immanence est d'abord une attitude qui a produit la plupart des résultats de la recherche sémiotique de ces soixante dernières années<sup>1</sup>. Une des questions à éclaircir porterait déjà sur la diversité des acceptions attribuées dans ces domaines à l'immanence. L'objectif sera d'abord de démêler ces acceptions. Rien n'est immuable, bien évidemment, mais, avant d'en faire un concept ou une pensée dépassé par l'avancée de la recherche, il est raisonnable de connaître dans un premier temps les sens qui habitent l'immanence, et les conséquences impliquées par ce renoncement.

C'est d'ailleurs pour cette raison que, avant d'aborder les auteurs qu'on peut considérer comme les pères et les défenseurs de ce principe, il faudra rechercher les conditions de l'immanence chez des auteurs qu'on ne pourrait soupçonner de connivence avec l'hypothèse structurale. Pour y parvenir, il est nécessaire de remonter le temps sans pourtant avancer, dans cette tentative de reconstruction, la moindre prétention à l'exhaustivité.

## **2. Immanence et pensée philosophique**

L'immanentisme a des titres de noblesse sur ses épaules. Il est ce mouvement qui coïncide avec le déploiement de ce qu'à tort ou à raison, on a appelé « pensée rationnelle ».

Dans son *Da Talete a Platone*, consacré en bonne partie aux modalités du passage de la pensée mythique à la pensée philosophique, Cassirer avait observé qu'il y a une forme graduelle, une « évolution immanente des pensées elles-mêmes, dans leur nécessité objective et dans leur terminativité tangible ainsi que dans leur conséquentialité » (Cassirer 1992 : 8 ; notre trad.). Dans les termes de Cassirer, la « terminativité » est cette absence de transcendance qui fait son sillon dans la pensée grecque. Dans ce moment laborieux qui conduit à se détacher de la pensée mythologique, il observe comment cette nouvelle attitude, visible d'abord dans le discours (*logos*), sera la base de celle que nous appelons « pensée rationnelle ». Les premières traces d'une attitude semblable sont visibles dans les règles de production du discours philosophique : « Et alors ce principe d'« immanence », qui a constitué dès le début une ligne de démarcation entre la pensée mythique et la pensée philosophique, a trouvé d'abord une expression claire et univoque » (*Ibid.*, p. 22).

Le primat de l'immanence est celui que Deleuze et Guattari reconnaissent à la pensée philosophique en train de se constituer<sup>2</sup>. À plusieurs égards, le modèle grec est une exception par rapport aux autres formes de pensée théosophique qui se développent sous d'autres latitudes géographiques : les Grecs, s'éloignant de la transcendance, constituent un plan d'immanence pour bâtir cette nouvelle modalité de la pensée. Comme le rappelle Lotman (2004b), au-delà du domaine philosophique, cette modalité constituera les règles de la pensée. À partir d'Hérodote, la cause des événements ne sera plus attribuée à l'intervention des dieux mais recherchée dans les actions des hommes. Par le déploiement du plan immanent apparaissent d'une part l'argumentation philosophique, de l'autre la quête de la vérité historique et scientifique.

Dans leurs travaux, Deleuze et Guattari reviennent à plusieurs reprises sur la valeur de l'immanence. Ils le font en particulier dans leur livre d'adieu, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, où ils reconnaissent dans Spinoza le père le plus noble de l'immanentisme. Auparavant, Deleuze avait intitulé la seconde partie de son *Spinoza et le problème de l'expression* « Le parallélisme et l'immanence », abordant par là le problème de la *cause émanative* et de la *cause immanente*.

D'abord « Le plan de l'immanence » est le titre d'un long chapitre de *Qu'est-ce que la philosophie ?*. Dans ces pages, en particulier, les auteurs opposent la Philosophie à l'Art et à la Science sur la base du déploiement des *plans*. Dans cette triple opposition, l'Art et la Philosophie ont la nécessité de bâtir d'une part un plan de la *création* par la mise en variation des percepts (l'Art), de l'autre d'un plan d'*immanence* par l'invention de

concepts (la Philosophie). La Science en revanche, pour légitimer son existence, doit instituer un plan de *référence*. Dans le discours de Deleuze et Guattari, l'*immanence* s'oppose d'une part à la *transcendance* (en tant que point de séparation avec la pensée religieuse), d'autre part à la *référence*, en tant qu'horizon de la science. À l'invention des percepts et des concepts, la science poursuit la recherche des *fonctions* les distinguant en *constantes* et *variables*. En même temps, le plan de référence est celui de la *vérité des faits* qui sont à reconstruire par le discours de l'Histoire. Le nouveau besoin de déployer les concepts ou de reconstruire les événements tels qu'ils se sont produits est le résultat du déploiement du plan d'immanence, mais aussi sa prise de distance par rapport au *plan de référence* où sont disposés idéalement ces événements.

Le discours historique joue constamment sur ces deux plans. D'une part, le plan de référence, par cette présupposition d'existence qui – comme le soutenait Barthes pour distinguer la photographie de la peinture – est le fondement de toutes sortes de discours historiques. Cette présupposition d'existence n'est rien d'autre que le déploiement du plan de référence. D'autre part, le discours historique se veut immanent, parce qu'il bâtit, sur la base des événements reconstruits, des explications disposant de liens de *causalité*. Cette double nécessité pour le discours historique, de disposer en même temps d'un plan de *référence* et d'un plan d'*immanence* est bien visible dans l'essai par lequel Lotman et Ouspenski introduisent *Semiotica e storia*. Dans ces pages sont identifiées, dans les *événements* et dans leurs relations de *causalité*, les deux fondations du discours historique. Pour expliquer ces rapports par un exemple: « JFK a été tué quand il défilait dans une avenue de Dallas » est de l'ordre de la reconstruction de l'événement, tandis que « X a tiré sur le Président *ergo* X a provoqué la mort de JFK » est déjà de l'ordre de la causalité, à savoir la création par le discours historique d'une *relation* entre deux événements: « JFK a été tué quand il défilait dans une avenue de Dallas » et « X a tiré sur le Président quand il était en train de défiler dans une avenue de Dallas ».

Selon Deleuze: « Le plan d'immanence n'est pas un concept pensable, mais l'image de la pensée, l'image qu'elle se donne de ce que signifie penser, faire usage de la pensée, s'orienter dans la pensée [...] » (Deleuze et Guattari 1991: 38-39). L'immanentisme sert à s'orienter dans la pensée ». Il ne faut pas oublier qu'une des synthèses les plus incisives du structuralisme est proposée Deleuze dans « À quoi reconnaît-on le structuralisme », et c'est encore au structuralisme que sont consacrées les pages les plus critiques par exemple de *L'image-mouvement* ainsi que de *Mille plateaux*, où l'auteur prend position pour une sémiotique dynamique



de la variation, de l'événement et des *agencements collectifs d'énonciation*. Sans oublier que le modèle de l'événement, selon les auteurs, est impersonnel ou pré-individuel : celui du verbe à l'infinitif qui, en tant que tel, n'indique ni le temps, ni la personne, mais seulement la durée et le devenir de l'événement en cours (Lotman 2004a)<sup>3</sup>. D'autre part, dans *Logique du sens*, Deleuze avait déjà formulé ses observations les plus pertinentes sur l'événement et le temps, par des considérations sur la double temporalité chez les Grecs : *Kronos* contre *Ayon*, le temps conçu comme une succession de présents par rapport au temps conçu comme passé-futur, qui est celui du devenir. Dans ces pages des deux philosophes apparaît également l'éloge de la littérature de Kafka, de Miller et de Kerouac, vue comme une pratique de mise en variation du devenir par absence de programmation. Et pourtant, dans la critique de la position statique du structuralisme, dans la recherche des constantes plutôt que de la variation, dans la recherche de la praxis et des *agencements collectifs de l'énonciation*, Deleuze préserve le plan de l'immanence malgré le soutien d'une sémiotique de la variation, de l'événement et de la praxis énonciative et, *last but not least*, de l'expérience sensible<sup>4</sup>.

À la fin de *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Deleuze et Guattari se demandent s'il ne faudrait pas soutenir la naissance d'un dispositif capable de concilier le *concept* et la *fonction*, et capable de concilier le plan de l'immanence et le plan de la *référence*. Cette position, à plusieurs égards, est celle de la sémiotique hjelmsléviennne. En se fondant sur l'immanence et sur la construction métalinguistique de ses concepts, cette sémiotique essaie d'abord d'isoler les fonctions *constantes* des *variables* dans le langage-objet. En tant que tel, ce dernier constitue le plan de référence de la description. La *description* elle-même sera alors le résultat de la rencontre entre l'immanence du métalangage et le plan de référence du langage-objet. En cela, la sémiotique proposée par Hjelmslev acquiert la même posture que Deleuze et Guattari reconnaissent à la pratique scientifique : tout en étant une construction métalinguistique, la description sémiotique se rapporte à un plan de référence qui devient ainsi l'objet de l'analyse. Voici alors l'interrogation sur les sens qu'on attribue à l'immanence, en la considérant d'abord comme :

i) une contrainte imposée au langage objet pour pouvoir le décrire.

En se tenant à cette première signification, l'immanentisme peut être considéré selon deux acceptions :

a. limité aux seules constantes, à l'exclusion des variables (la *langue* par rapport à la *parole*, la *forme* par rapport à la substance) ; et/ou

b. le postulat de fermeture de l'objet par rapport aux conditions externes ; enfin :

ii) une propriété reconstruite par le métalangage descriptif.

Avant de prendre position à ce sujet, il faudra retracer, de façon fidèle et sans avoir recours à la doxa, les positions d'un des pionniers de la sémiotique immanente.

### 3. L'immanence selon Hjelmslev

Saussure est considéré comme le père de l'immanentisme en sémio-linguistique. Pourtant il ne s'est jamais prononcé à son sujet, comme d'ailleurs il n'a jamais eu recours au terme « structure ». Il est alors temps d'établir ce qu'on entend par « immanence » dans le milieu non plus philosophique mais sémiotique, à partir d'un court rappel de ce qui a été soutenu par Hjelmslev<sup>5</sup>.

Les *Prolégomènes* commencent et se terminent par une citation à propos de l'immanence. Voyons les deux passages, rapportés *in extenso*, en commençant par celui qui ouvre le volume :

L'étude du langage, – écrit Hjelmslev – avec ses finalités multiples et essentiellement transcendantes, se voit consacrer maintes recherches. Au contraire, la théorie du langage, qui se veut exclusivement immanente, n'en attire que peu. (Hjelmslev [1943] 1971 : 13)

En évitant le point de vue transcendant qui a été dominant jusqu'ici, en visant une compréhension immanente du langage en tant que structure spécifique et auto-suffisante, et en cherchant une constance à l'intérieur du langage plutôt qu'en dehors de lui, la théorie linguistique commence par circonscrire les limites de son objet. (Hjelmslev [1943] 1968 : 22 ; notre trad.)

Voici donc les deux premières contraintes signalées auparavant : le langage en tant que « constante » privilégiant la *forme* par rapport à la *substance* (acception 1a) ; et le langage en tant que « structure autosuffisante » excluant l'extralinguistique (acception 1b). Dans ces acceptions, l'immanence s'oppose à l'*ouverture* et à la *variabilité*. Pour Hjelmslev cette fermeture n'est pas à entendre comme une limite qui sépare les *dépendances* des *indépendances* (dans le sens où l'on dit que le langage est un système de dépendances internes et qu'en tant que tel il est indépendant du contexte). Il s'agit plutôt de la différence qui passe entre les *dépendances homogènes* et les *dépendances hétérogènes* (autrement dit, les relations internes au langage sont homogènes par rapport à celles extralinguistiques

qui se revèlent alors hétérogènes ; cf. Zinna 2001). En citant ce passage des *Prolégomènes*, pourtant, on oublie souvent d'en citer la suite :

Cette limitation est nécessaire, bien qu'il s'agisse seulement d'une étape temporelle qui n'implique pas une réduction du champ de vision, une élimination des facteurs essentiels dans la globalité du langage ; elle implique seulement une subdivision des difficultés et une progression dans la pensée du simple vers le complexe sur la base de la deuxième et la troisième règle de Descartes ; [...]. (Hjelmslev [1943] 1968 : 23 ; notre trad.)

Il faut commencer par vider le terrain des malentendus. Il n'y a aucune exclusion du transcendant. Pour Hjelmslev, cela se traduit d'abord par l'exclusion de la substance, et par la suite de l'extralinguistique, à savoir les facteurs qui font dépendre le langage et la signification de conditions contextuelles, à caractère social, ou par les pratiques d'usage. Hjelmslev ne dit pas que l'immanentisme équivaut à une fermeture de l'objet ou que la variation introduite par la substance ou par l'usage ne soit pas pertinente, mais plutôt, *comme dans un ordre de procédure*, il renvoie l'analyse de la variation à plus tard, une fois que l'on a identifié les éléments constants. Comme c'est souvent le cas, on a tendance à sous-évaluer la valeur accordée à la procédure dans l'épistémologie hjelmsléviennne. Voici le second passage, terminant les *Prolégomènes* :

À son point de départ, [la théorie linguistique] s'était fondée dans l'immanence, se donnant pour seul but la constance, le système et la fonction interne ; apparemment, cela devait se faire aux dépens des fluctuations et des nuances, aux dépens de la vie et de la réalité concrète, physique et phénoménologique. Une limitation provisoire de notre champ visuel était le prix qu'il fallait payer pour arracher son secret au langage. Or, c'est grâce à ce point de vue immanent que le langage rend généreusement ce qu'il avait d'abord exigé. Le langage, pris dans un sens plus large que celui que lui accorde la linguistique contemporaine, a repris sa position-clef dans le domaine de la connaissance. Au lieu de faire échec à la transcendance, l'immanence lui a au contraire redonné une base nouvelle plus solide. L'immanence et la transcendance se rejoignent dans une unité supérieure fondée sur l'immanence. (Hjelmslev [1943] 1971 : 160)

Il faut observer que cette attitude est partagée par les autres sciences. Ainsi, quand les physiciens recherchent des particules subatomiques, ils ferment le système de contrôle, car ils essaient de stabiliser toutes les variables pour déterminer le comportement de la particule étudiée. C'est seulement par cette stabilisation qu'ils peuvent déterminer les comportements intrinsèques et ceux qui ne sont qu'occasionnels et c'est ainsi que,

par les analogies entre *macro* et *micro*, ils peuvent parvenir à formuler des hypothèses sur le fonctionnement de l'univers. En d'autres termes, c'est seulement ainsi que l'on parvient à une fondation solide pour toute hypothèse d'ordre transcendant.

En tout cas, personne aujourd'hui ne pense que cette fermeture soit nécessaire et cette fermeture, comme on vient de le constater, n'était pas prévue dans une des versions considérée comme entre les plus rigides et caricaturales de l'immanentisme, à savoir, celle attribuée à Hjelmlev. Plutôt, si ce n'est pas la fermeture qui est en jeu, mais l'*antériorité temporelle* de l'analyse de la forme, il s'agit en tout cas de comprendre à *quel moment* mettre un terme à la reconnaissance de dépendances d'un objet soumis à l'analyse. Bien sûr il faut d'abord inclure le texte, ensuite considérer le contexte d'usage et ainsi les objets et les pratiques qui, à leur tour, participent aux formes de vie... Le point est pourtant que l'objet d'analyse commence au moment où on arrête de saisir des dépendances, soient-elles homogènes ou hétérogènes, c'est-à-dire qu'elles appartiennent soit au même système soit à des systèmes différents. La question serait plutôt de savoir comment assembler les niveaux hétérogènes qui semblent transcender la substance, pour la rendre disponible à une nouvelle forme de niveau supérieur, et que se passe-t-il quand les dépendances ne sont pas prévisibles à l'avance, comme il arrive avec les contextes d'usage ? Nous voici face à l'arrivée d'événements « explosifs » et imprévisibles qui nous obligent à faire varier les seuils de l'objet d'étude. La plupart du temps, comme nous allons le voir, cette interrogation naît du niveau de pertinence choisi ou de la position temporelle qu'on adopte au moment de décrire un objet ou un événement.

#### 4. L'immanence selon Lotman

Dans un premier temps, Lotman a adhéré à la version la plus rigide de l'immanentisme, pour modifier par la suite cette position en s'intéressant, dans l'étude des cultures, à l'interaction entre systèmes. Ainsi, dans *Tesi sullo studio semiotico della cultura*, il écrit avec Ouspenski : « Tous les systèmes de signes, bien qu'ils présupposent des structures organisées de façon immanente, fonctionnent seulement en tant qu'unités, en se fondant les uns sur les autres » (Lotman et Ouspenski 1980 : 35 ; notre trad.). Plus tard dans *L'explosion et la culture*, en revenant sur ce problème, il écrit que :

Le structuralisme traditionnel se fondait sur le principe déjà formulé par les formalistes russes : considérer le texte comme un système

clos, autosuffisant et organisé d'une manière synchrone. Un tel système est isolé non seulement dans le temps (du passé et de l'avenir) mais aussi dans l'espace – de l'auditoire et de tout ce qui est placé en dehors.

À l'étape contemporaine de l'analyse structurale et sémiotique, ces principes se sont complexifiés. (Lotman 2004 : 36)

C'est ainsi que, dans le chapitre « Structure interne et influences externes », Lotman soutient que :

La dynamique de la culture ne peut être présentée ni comme un processus immanent isolé, ni comme une sphère passive des influences extérieures. Ces deux tendances se réalisent en une tension réciproque dont elles ne peuvent s'abstraire sans altération de leur essence même. (*Ibid.*, p. 171)

Et plus tôt, il note que : « L'échange avec la sphère extra-sémiotique forme un réservoir inépuisable de la dynamique » (*Ibid.*, p. 152).

## 5. Immanence et temps

Une des limites de la *diachronie* saussurienne consiste dans l'adoption du modèle *rétrospectif*. Ce modèle nous conduit à prendre acte de la transformation une fois qu'elle s'est produite, en la déduisant de la comparaison entre deux états synchroniques. Le point de vue épistémologique adopté suit donc l'événement.

Le survenir d'une transformation est alors toujours de l'ordre du prévisible, puisque le point de vue adopté est rétrospectif. Il n'y a rien qui apparaisse improbable, comme le dirait Lotman mais, comme dans le discours historique, tout est, de quelque manière, explicable et reconstruit comme étant plus ou moins *nécessaire*. Un des questionnements susceptibles d'être débattus est précisément : « pouvons-nous adopter un autre point de vue, un point de vue qui saisit l'événement au cours de sa production ? » Saussure lui-même, bien qu'en l'excluant pour l'étude de la langue, appelait cette diachronie *prospective*. Il est d'abord question de savoir par ce point d'observation quels événements à venir deviennent probables ou improbables. Or, Rastier reproche à Hjelmslev de ne pas considérer comme il se doit la diachronie<sup>6</sup>. Au-delà de l'ouvrage édité à titre posthume intitulé *Sprogssystem og sprogforandring* (système linguistique et changement linguistique) [1934], *Le langage* [*Sprog*, 1963], où l'auteur consacre de longues pages à la linguistique génétique, l'essai « Animé et inanimé, personnel et non-personnel » [1956] propose une reconstruction du rapport entre les membres de la catégorie du genre et contient de nombreuses observations

d'ordre diachronique finalisées à démontrer l'existence de *tendances* dans un système, à savoir la probabilité qu'un événement de l'ordre de la transformation grammaticale, resté *latent* dans les strates précédentes, se réactualise dans les langues slaves actuelles. Hjelmslev parlait alors de *tendances* et de capacité prévisionnelle de la théorie précisément dans l'optique de la diachronie prospective envisagée par Saussure. Néanmoins, Lotman écrivait dans *Cercare la strada*: « Le moment de l'explosion se situe à l'intersection du passé et du futur, dans une dimension quasi atemporelle. Sa nature change en fonction du point de vue où se situe l'observateur qui le décrit. » (Lotman 1994: 35 ; notre trad.). Or la question serait plutôt: « ces temps de l'observation, en venant positionner le sujet épistémique dans le passé, dans le présent ou dans le futur sont-ils compatibles avec l'immanence ? ». Quelle serait l'immanence d'un événement à venir ? Sur ce point les opinions divergent.

Dans l'essai « Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe » Gustave Guillaume écrivait que :

Le temps qui s'en va est du temps qui a atteint l'être et que nous nommerons, pour cette raison, le *temps immanent*. Le temps qui vient est, au contraire, du temps qui n'a pas atteint l'être et que nous nommerons, pour cette raison, le *temps transcendant*. (Guillaume 1969: 212)

Le futur, à ses yeux (sans rentrer dans des considérations sur l'« aoriste ») est un temps *transcendant* car l'événement ne s'est pas encore produit. Si ce qui est probable implique un rapport au temps, comme le dirait Guillaume, alors il implique un rapport à un événement transcendant par le fait même qu'il n'a pas encore eu lieu<sup>7</sup>. Mais le probable et l'improbable impliquent-ils toujours un rapport au temps futur ? Ou, comme le soutien entre les lignes Lotman, faudrait-il avoir le courage d'attribuer aussi à la catégorie de l'*improbable* les événements qui se sont déjà produits ? L'idée de Lotman, selon laquelle la succession des événements de l'histoire est interprétée comme une relation causale nécessaire, conduit, de fait, à la possibilité d'écrire une histoire alternative, dans laquelle certains des événements qui se sont réalisés ont été le fruit d'une coïncidence d'événements hautement improbables. La leçon de Lotman, à plusieurs égards, indique que les jugements de probabilité et d'improbabilité selon un critère de causalité ne sont pas uniquement pertinents pour un sujet épistémique positionné dans la diachronie prospective, mais que de tels jugements devraient également être pertinents dans l'optique, nécessairement rétrospective, à partir de laquelle on écrit l'histoire.

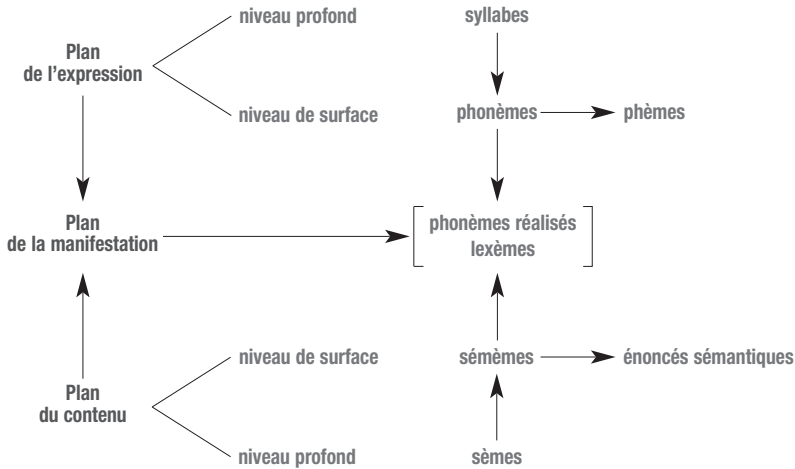
## 6. L'immanence selon Greimas

Dans la *Sémantique structurale*, Greimas consacre un long paragraphe à « L'univers immanent de la signification ». C'est précisément dans ces pages que la valeur d'immanence n'est plus définie par sa relation à l'ouverture ou à la transcendance, mais par rapport à la *manifestation*.

La génération du sens par l'articulation de sèmes appartenant aux niveaux sémantique et semiologique (à savoir, les sèmes abstraits et figuratifs) seraient immanents par rapport à leur manifestation dans les sémèmes enchaînés dans le discours par la succession des lexèmes. Greimas précise que « *l'univers de l'immanence* et *l'univers de la manifestation* [...] ne sont que deux modes d'existence différents de la signification » (Greimas [1966] 1986 : 104). Laissons de côté le rapport entre *immanence* et *existence sémiotique*, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. Concentrons-nous, à ce propos, sur une autre acception qui se consolide dans la *Sémantique structurale* : l'immanence paraît à première vue appartenir au seul plan du contenu. À tel point qu'on serait portés à penser que, au moins par le biais d'une lecture ingénue, que le contenu est immanent, et qu'en revanche l'expression constitue la manifestation. Bien évidemment ce n'est pas ainsi que se bâtit cette relation. D'abord, parce que pour Greimas c'est l'univers de la signification qui est en jeu et pas seulement celui du contenu. Dans cette théorie de la signification naissante, le niveau sémiologique est celui où se structurent les catégories figuratives contribuant à bâtir le plan de l'expression. Ceux qui critiquent l'opposition entre *sensible* et *intelligible*, par exemple sur la base de la théorie de la perception, selon laquelle, rappelons-le, l'opposition entre *expression* et *contenu* ne trouverait de justification puisque dans la perception réside déjà le sens de l'expression, ont oublié que c'est grâce à l'autonomie du niveau sémiologique que le figuratif constitue les composantes du même plan de l'expression. Le figuratif ne se situe pas dans le plan du contenu ou de l'expression, mais sur le plan de l'immanence venant à constituer les deux plans du langage. Pour cette raison, d'ailleurs, l'opposition pertinente pour Greimas ne se situe pas entre *immanence* et *transcendance*, mais entre *immanence* et *manifestation*. Cette distinction, en effet, est la seule qui précède la division entre *expression* et *contenu*, car elle dépend en définitive de l'introduction d'un troisième terme capable de connecter la stratification disjointe des plans : le *manifestant*.

Ainsi, si dans la *Sémantique structurale* le rapport entre *immanence* et *manifestation* apparaît dans toute sa complexité, il est éclairé et, sous certaines conditions, simplifié dans l'introduction à *Essais de sémiotique poétique*

(Greimas, éd. 1972). Bien que le modèle proposé précède l'hypothèse générative, et n'oppose pas directement la manifestation à l'immanence, mais plutôt à la genèse distincte et isomorphe des deux plans, l'opposition entre l'immanence du plan de l'expression et l'immanence du plan du contenu apparaît dans toute son évidence (*fig. 1*).



*Fig. 1: Schéma de la manifestation selon Greimas dans les Essais de sémiotique poétique*

Comme Greimas et Courtés le préciseront dans le *Dictionnaire*, l'immanence est vue comme « une construction du métalangage ». En d'autres termes, ce métalangage apparaît *stratifié* sinon pour des niveaux de génération en profondeur, certainement par la progression qui va du simple au complexe, procédant, pour le contenu, des sèmes aux sémantèmes, jusqu'à l'enchaînement des lexèmes ; et, pour l'expression, des phonèmes aux syllabes, jusqu'à la succession des formants dans la chaîne phonique. Autrement dit, de la *virtualité* du système à la combinaison des éléments lors de l'*actualisation* dans le *procès*. Suivant l'observation avancée par Deleuze et Guattari dans *Milles Plateaux*, le plan de l'immanence se présente alors comme « feuilleté ».

## 7. Immanence et modes d'existence

Il y a encore un autre aspect qui apparaît en opposant l'immanence non plus à l'*ouverture* ou à la *transcendance*, mais à la manifestation. Il s'agit



des *modes d'existence* auxquels fait référence Greimas dans la *Sémantique structurale* et dont l'origine se trouve encore une fois dans les *Prolégomènes* de Hjelmslev.

Sous certaines conditions, le mode d'existence de l'immanence est de signe contraire à celui de la manifestation (Deleuze [1973] 2002). Puisque le *procès* et le *système* sont les deux hiérarchies syntagmatiques et paradigmatiques sur chaque plan, nous pouvons représenter cette organisation comme suit :

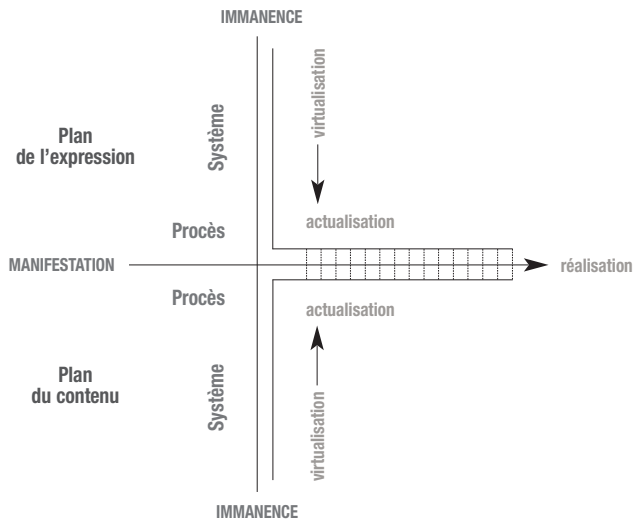


Fig. 2 : Une interprétation de l'opposition Immanence/Manifestation

L'opposition entre *immanence* et *manifestation* se fonde essentiellement sur le mode d'existence opposant le *non-réalisé* au déjà *réalisé*. Dans cette optique, seulement trois ou quatre modes d'existence constituent autant d'étapes de ce passage, à savoir, le *virtuel*, l'*actuel* et plus récemment, le *potentiel*. Cela se produit dans une sémiotique qui prévoit une progression des modes d'existence allant du *non-réalisé* à sa *réalisation* (et ensuite, éventuellement, à la négation de cette réalisation, comme il arrive par exemple dans les opérations du montage audiovisuel, où les chaînes déjà réalisées sont à leur tour *potentialisées* pour bâtir la nouvelle sémiose). Une des conséquences les plus importantes dans cette mise en jeu de l'immanence dans sa globalité, sans distinguer ses acceptions, est précisément de mettre en crise les modes mêmes de l'existence sémiotique.

## 8. Immanence et praxis énonciative

Il est bien connu que dans la théorie de Greimas, l'énonciation est le passage des structures narratives au discours. En tant que telle, celle qui prend le nom d'*énonciation énoncée* ne concerne que l'immanence du plan du contenu.

L'hypothèse de la *praxis énonciative* demande en revanche de considérer tous ces aspects pragmatiques lors de l'acte de production du discours. Revisitée en tant qu'opposition entre *immanence* et *manifestation*, la praxis énonciative d'ailleurs ne s'oppose et ne s'accomplit pas dans l'immanence du contenu, mais saisit précisément cette transition de l'immanence vers la manifestation. À travers la praxis qu'il serait plus logique de qualifier de *productive*, nous pouvons expliquer les phénomènes de re-planification d'un projet immanent. Ainsi, par exemple, dans l'interaction physique et perceptive avec le monde ou les autres sujets, l'acteur peut modifier son comportement somatique ou communicatif selon les différents scénarios en acte. Dans cette perspective, l'imprévu est tout ce qui parvient à altérer le projet en nous contraignant à une nouvelle planification de l'action somatique ou praxéologique, changeant l'acte ou la finalité même de l'action par rapport au *feedback* de la scène prédictive. Ce qui peut nous conduire à un changement de tactique (modifiant par exemple le discours tenu), de stratégie (notamment par rapport au programme qu'il fallait poursuivre) jusqu'à parvenir à un changement d'objectif (dans des cas limites, en changeant d'objet de valeur). Dans les termes de Deleuze, cela revient à dire que la praxis énonciative est ouverte au *devenir* et à l'événementiel.

En ce sens, l'*énonciation énoncée* et la *praxis énonciative* ne sont pas deux théories en concurrence, mais indiquent plutôt deux modes complémentaires pour considérer, respectivement, la mise en discours et l'action signifiante. La première commence par une programmation préalable des valeurs, des finalités de l'action, de la hiérarchisation des tactiques par le choix de temps, espace et acteurs ; en revanche, la seconde rend compte de l'improvisation et de la capacité à s'adapter aux changements de contexte, aux imprévus ou au "survenir événementiel". Sous certains aspects, ces théories explorent l'opposition entre un *discours programmé*, sur le modèle du texte écrit, et la tendance vers un *discours d'improvisation*, plus proche du discours oral. De fait, si l'action de réponse à l'imprévu peut encore se dire sensée, c'est bien parce que la *nouvelle programmation énonciative* est la réponse *immanente* à l'imprédictibilité des événements survenus<sup>8</sup>. Si, au départ, nous avons posé le problème de la conciliabilité entre l'immanence et l'imprévisible, la réflexion sur le phénomène de la reprogrammation de l'action demeure une réponse immanente au surgissement de l'imprévu.

## 9. L'Immanence : un « plan feuilleté »

L'une des contributions les plus emblématiques de l'approche de la praxis énonciative provient des recherches de Jacques Fontanille. L'auteur propose de considérer autant de *niveaux d'immanence* que de *niveaux de pertinence* reconnus, à savoir : Signes, Textes-énoncés, Objets, Scènes, Pratiques, Stratégies, Forme de vie (Fontanille 2008). Or, puisque les niveaux sont enchâssés, il faut imaginer une hiérarchisation conséquente des plans d'immanence. Un point reste pourtant problématique : avons-nous besoin de plusieurs immanences, ou d'une seule "feuilletée" par les niveaux de pertinence reconnus ?<sup>9</sup>

L'avantage d'un modèle intégrant diverses sémiotiques qui contribue à construire un même manifestant est de mettre en relation ces niveaux sans renvoyer ou avoir recours à quelque *transcendance* que ce soit. L'intégration des sémiotiques entre elles ne relèverait plus d'un montage syncrétique, mais d'une intégration entre niveaux : le niveau inférieur est une *forme* qui, par passage ascendant, devient une *substance*. Un exemple nous sera utile pour expliquer ce phénomène d'intégration : les objets comportent des programmes *virtuels* suggérés par leur *forme* (c'est leur *affordance*) ; au niveau de la pratique, ces programmes *s'actualisent* et se *réalisent* à travers la *substance* gestuelle des actions. Ce passage, devenant en tant que tel une substance au niveau supérieur, comporte une *individualisation* (un acteur qui accomplit ces gestes) et en même temps une *singularisation* (un acte qui n'est plus générique mais spécifique)<sup>10</sup>. En étudiant nombre de ces gestes d'usage, on peut saisir à son tour la constante et donc à la *forme* de la pratique. Quand on teste les objets avant de les mettre en production (que ce soit des rasoirs, des outils, des brosses-à-dent ou des automobiles) on passe d'une idée de l'action qui sera accomplie par l'objet à la pratique d'usage et à l'expérience sensible. Une progression semblable est cohérente avec l'idée de Hjelmslev selon laquelle une substance reste disponible, sur un autre niveau de pertinence, pour une nouvelle forme<sup>11</sup>. Ce qui reste en revanche à débattre de ce modèle serait d'une part les critères permettant d'établir les niveaux de pertinence impliqués, et de l'autre la nécessité d'attribuer un plan d'immanence à chaque niveau reconnu.

Dans l'argumentation de Fontanille, les niveaux de pertinence sont justifiés par le recours à l'*expérience*. Mais, puisque cette notion ne bénéficie pas d'une véritable définition, tout en lui assignant la valeur du sens commun, on peut retorqueur que si nous ne sommes pas en mesure de reconnaître l'expérience des *figures*, par exemple plastiques ou chromatiques, alors demeure également inaccessible l'expérience des *signes* isolés. De

fait, nous pouvons avoir une expérience des figures et des signes seulement dans le déroulement du texte-énoncé. Entre *figures*, *signes* et *textes*, il n'y a seulement qu'une différence de taille et, quand elles font partie d'un même système de dépendances, ces unités d'analyse se fondent sur des dépendances *homogènes*. En revanche, plutôt que de les distinguer par la seule taille de leurs éléments, il serait préférable de bâtir les niveaux de pertinence sur la base de l'homogénéité du manifestant (comme c'est le cas de la distinction entre discours, objets et pratiques selon leur discontinuités constitutives). Ainsi, malgré l'expérience par laquelle nous apercevons que le discours est inscrit sur un support, et que les supports sont des corps et participent, en tant que tels, à des pratiques, il faudrait plutôt adapter ces niveaux à chaque sémiotique spécifique saisie pour un objet donné. Une hiérarchie bâtie *a priori* montre des limites, ce qui arrive en particulier avec les hypertextes, où la participation entre discours, support et pratique est totale. Greimas suggérait que l'hétérogénéité du *manifestant* dans les sémiotiques syncrétiques – pensons aux hypertextes interactifs – retrouve dans le contenu et dans l'acte son unité immanente de sens. C'est d'ailleurs précisément cet acte interactif qui distingue la navigation hypertextuelle de la lecture analogique.

L'immanence serait alors à repenser dans son adéquation dynamique aux sémiotiques-objet capables de nous indiquer, au fur et à mesure, la quantité et l'ordre des niveaux de pertinence convoqués<sup>12</sup>. Avec de telles précautions, plutôt que de le multiplier, nous pouvons imaginer qu'en sémiotique aussi le plan de l'immanence est « feuilleté ».

## 10. Immanence et expérience

Dans *Pratiques sémiotiques*, les formes de vie constituent ce dernier niveau, ce plan d'immanence qui – comme le dirait Deleuze – « enrôle » les autres. À cette vision éminemment culturelle, il faudrait intégrer la vision naturelle provenant de la *sémiotique du vivant* et des *âges de la vie* (Darrault-Harris et Fontanille, eds 2008). Les pratiques et les styles de vie évoluent parallèlement à la suite comportementale et biologique propre des cycles de vie.

Ainsi, si à travers le fondement éthique on peut distinguer les individus selon leur appartenance à un collectif ou à une culture, à travers le fondement éthologique on les regroupe selon leur appartenance à la même espèce. Les deux composantes éthique et éthologique contribuent à former ce que le sens commun appelle « une vie ». Après l'exploration du sensible (Deleuze [1981] 1996), l'auteur titre son dernier essai « L'immanence : une

vie... ». C'est d'ailleurs dans ces pages qu'il écrira : « On dira de la pure immanence qu'elle est UNE VIE. [...] une vie, qui ne dépend pas d'un Être et n'est pas soumis à un Acte » (Deleuze 1995 : 4). Pour lui, l'article indéterminé devant « vie » indique que le plan immanent de la vie est à considérer comme préindividuel (une vie) et, en même temps, singulier (la singularité d'une vie)<sup>13</sup>. Il arrivera à la conclusion tranchante que la vie est l'immanence de l'immanence. Et c'est encore dans ces pages que Deleuze revient sur la phénoménologie de l'expérience :

On peut toujours invoquer un transcendant qui tombe hors du plan d'immanence, ou même qui se l'attribue, reste que toute transcendance se constitue uniquement dans le courant de conscience immanemment propre à ce plan. La transcendance est toujours un produit d'immanence. (Deleuze 1995 : 6)

Et il ajoute : « Le transcendant n'est pas le transcendantal. À défaut de conscience, le champ transcendantal se définirait comme un pur plan d'immanence, puisqu'il échappe à toute transcendance du sujet comme de l'objet » (*Ibid.*, p. 4). Cette position est celle proposée pour la première fois dans *Empirisme et subjectivité* (Deleuze 1953) et qui sera connue plus tard comme *empirisme transcendantal*<sup>14</sup>. Selon cette proposition, dont le but est d'arriver à une conciliation entre le transcendantal de Kant et les observations sur l'expérience de Hume, les conditions ne sont jamais générales, mais se rapportent aux cas abordés. En revenant ainsi sur les modes d'existence caractérisant l'immanence, il écrira :

[...] Ce qu'on appelle virtuel n'est pas quelque chose qui manque de réalité, mais qui s'engage dans un processus d'actualisation en suivant le plan qui lui donne sa réalité propre. L'événement immanent s'actualise dans un état de choses et dans un état vécu qui font qu'il arrive. Le plan d'immanence lui-même s'actualise dans un Objet et un Sujet auxquels il s'attribue. Mais, si peu semblables soient-ils de leur actualisation, le plan d'immanence est lui-même virtuel, autant que les événements qui le peuplent sont des virtualités. Les événements ou singularités donnent au plan toute leur virtualité, comme le plan d'immanence donne aux événements virtuels une pleine réalité. L'événement considéré comme non-actualisé (indéfini) ne manque de rien. (Deleuze 1995 : 6-7)

La désontologisation de l'immanence soutenue par Deleuze est évidente dans ce dernier passage : « L'événement considéré comme non-actualisé (indéfini) ne manque de rien », une position qui se prête à définir les événements équiprobables qui ne se sont pas réalisés et qui constituent les points de bifurcation de l'histoire.

## 11. Les deux modèles de l'immanence en sémiotique

La théorie sémiotique et la théorie sémantique trouvent un point de partage dans les modes d'existence indiqués par Deleuze. On pourrait considérer la virtualisation et l'actualisation comme les deux opérations immanentes par excellence.

En adoptant ces opérations, la sémantique de Rastier accepte que « le sens n'est pas immanent au texte, mais à la pratique d'interprétation » (Rastier 2001 : 58). Cela n'est pas pourtant en contradiction avec le principe d'immanence, mais plutôt le déplace vers l'interprétation. Dans cette sémantique de la réception, la « virtualisation » occupe une place précise : elle est la « neutralisation d'un sème en contexte », tandis que l'« actualisation » est une « opération interprétative permettant d'identifier un sème en contexte » (Rastier 1989 : 277 et 281). Or, si pour Rastier les modes d'existence sémiotiques sont là pour définir les étapes fondamentales de toute opération interprétative, dans la conception sémiotique, d'abord de Hjelmslev et par la suite de Greimas, ils indiquent la progression temporelle du projet immanent sur chacun des plans. Dans les deux cas, toutefois, les opérations sur les modes d'existence ne sont pas mises en question. Ce passage qui, selon Hjelmslev et Deleuze, conduit du virtuel à son actualisation, s'accomplirait ainsi par deux voies distinctes : la première selon le modèle de la perception/interprétation (sémasiologique), la seconde par la génération/production du sens (onomasiologique).

Dans la première approche, la rencontre avec une substance préalable stimule la reconnaissance des formes sémantiques disponibles en mémoire selon le modèle de sémiologie par attribution de sens, où le manifestant est le terme *ab quo* :

Rapports	<i>Formes</i> → ← <i>Substances</i>
Opérations	virtualisation → actualisation (→ attribution)

Fig. 3: Schéma des rapports et des opérations du modèle interprétatif

Ce modèle suppose un temps opérationnel qui préside l'enchaînement syntagmatique des unités dans la lecture et selon les opérations de virtualisation/actualisation et attribution de sens.

Dans le modèle *productif/génératif*, l'actualisation ne coïncide pas avec la sémiologie, mais demande une modalité d'existence ultérieure puisque le manifestant n'est pas déjà donné et que les opérations se poursuivent pour parvenir à la production du sens. Ici, donc, le manifestant est le terme *ad quem* :

Rapports	<i>Formes</i> → <i>Substances</i> → ( <i>Matières</i> )
Opérations	virtualisation → actualisation (→ réalisation)

Fig. 4: Schéma des rapports et des opérations du modèle interprétatif

Le premier de ces modèles opère une réduction des substances qui arrive à la perception par la stimulation des récepteurs, pour ensuite les attribuer aux formes correspondantes au moment de la reconnaissance et de l'enchaînement des unités lexématiques ; dans le second modèle, le sens s'enrichit et se spécifie de façon progressive du plus constant au plus variable en vue de la réalisation monomodale ou multimodale du manifestant<sup>15</sup>. Ces deux théories immanentes ont donc en commun leurs opérations sur les modes d'existence : toutes deux progressant selon les opérations de *virtualisation* et d'*actualisation*. Ces opérations constituent en définitive le dénominateur commun aux théories se réclamant de l'immanence. Nous en venons alors à nous demander pour quelles raisons se priver de l'immanentisme si l'approche interprétative ou une position plus nuancée de la générativité n'impliquent pas l'abandon des opérations de virtualisation et d'actualisation du sens.

## Conclusions

Cette révision des acceptions d'*immanence* nous a certes mis en garde contre le danger des lieux communs, mais elle nous a également permis de préciser les significations qui habitent l'immanentisme.

La position en faveur de la fermeture de l'objet ou de la limitation de l'analyse à la seule forme, laquelle, comme nous l'avons constaté, n'est qu'une antécédence procédurale dans la théorie de Hjelmslev, ne peut constituer l'acception de l'immanentisme à perpétuer de nos jours. Si dans certaines pages de Greimas la fermeture du texte semble dominer (« hors du texte, point de salut ! ») – affirmation ayant suscité un débat sur la valeur à accorder au mot « texte » –, dans d'autres contextes l'« immanence » s'oppose non plus à la « transcendance » mais plutôt à la « manifestation ». La position immanentiste actuelle semble plus portée à reconnaître que les conditions de possibilité varient selon la dynamique d'*adéquation* aux sémiotiques-objet<sup>16</sup>. Cela implique que le métalangage n'est pas autonome et déductif mais qu'il subit les *contraintes* des sémiotiques spécifiques. Il s'agit en définitive de considérer l'immanence comme une propriété se situant entre le métalangage et le langage-objet, précisément selon la posi-

tion de Hjelmslev, pour lequel l'immanentisme assume une position équidistante entre le *nominalisme*, propre au métalangage, et le *réalisme*, plus proche des propriétés reconnues à l'objet<sup>17</sup>.

Par ces prémisses, il me semble que vouloir retirer la brique immanente des fondations de la théorie n'est pas sans conséquences, car soustraire l'immanence à la théorie sémiotique implique des changements fondamentaux sur l'équilibre structural même de l'édifice, à commencer par les modes d'existence. Ainsi, dans le cas où le futur, comme le souligne Guillaume, est un temps transcendant, le *devenir du sens*, ce moment où chaque projet se situe entre le passé et le futur, tant par l'actualisation interprétative que par le *remplissage phénoménologique* de la manifestation, doit rester immanent. À certains égards, vouloir abandonner l'immanence du sens équivaldrait à abandonner l'orientation dans la pensée.

## Notes

- 1 L'auteur affirme que: «[...] le principe d'immanence s'est révélé d'une grande puissance théorique, car la restriction qu'il impose à l'analyse est une des conditions nécessaires de la modélisation et, par conséquent, de l'enrichissement de la proposition théorique globale: sans le principe d'immanence, il n'y aurait pas de théorie narrative, mais une simple logique de l'action appliquée à des motifs narratifs [...]» FONTANILLE (2008: 12). La liste des acquisitions par laquelle se poursuit ce passage est fort convaincante.
- 2 «Le plan d'immanence n'est pas un concept, ni le concept de tous les concepts. [...] Les concepts sont comme les vagues multiples qui montent et qui s'abaissent, mais le plan d'immanence est la vague unique qui les enroule et qui les déroule» (DELEUZE ET GUATTARI 1991: 38).
- 3 Nous reviendrons plus loin sur les modèles du temps et sur l'individualisation de la transformation (il suffit de rappeler ici les observations de Lotman sur l'impersonnel dans l'histoire de la technologie).
- 4 Dans *Mille Plateaux* il écrira: «Il y a des variables d'expression *qui mettent la langue en rapport avec le dehors, mais précisément parce qu'elles sont immanentes à la langue*» (DELEUZE ET GUATTARI 1980: 104, en italique dans le texte). Dans ces pages, d'autre part, les auteurs reprennent le modèle de stratification des plans proposé par Hjelmslev (*Ibid.*, p. 518 *sqq.*).
- 5 Les citations des *Prolégomènes* qui suivent ont demandé une traduction à partir de l'édition italienne issue de la seconde version anglaise approuvée par Hjelmslev. Ces passages ne coïncident pas point par point dans la seconde version française de 1971, car cette dernière traduit de l'original danois de 1943. Dans les cas de coïncidence, en revanche, nous avons gardé le passage en traduction française. Un passage résumant la position immanente se trouve également dans «La stratification du langage», in HJELMSLEV ([1954] 1959: 46).
- 6 «La volonté de rupture dans l'histoire est redoublée par une rupture avec la diachronie» RASTIER (2001: 56).
- 7 COQUET (1984) dirait que le temps futur présuppose le tiers actant.
- 8 Nous aurons ce que LANDOWSKI (2004) appelle l'*ajustement*, lorsque le changement atteindra un niveau plus superficiel.
- 9 Cet ouvrage de Fontanille est important pour plusieurs raisons: 1) il ouvre des perspectives de recherche sur les moyens d'intégrer les phénomènes précédem-



ment délégués au contexte et au syncrétisme. 2) Les différents niveaux sont introduits sur la base d'une articulation paradigmatique détaillée. 3) La recherche jette un pont vers la sociologie des pratiques et la philosophie de l'éthique. Le commentaire qui suit ne fait que souligner les points où cette proposition recoupe la *problématique de l'immanence*.

- 10 La première question qu'il est légitime de se poser est la suivante: à partir de quelles propriétés un niveau de pertinence peut-il être établi et par conséquent un plan d'immanence ? La première articulation qui nous est proposée est celle entre les *figures-signes* et *textes*. Mais pourquoi reconnaître un niveau de pertinence différent entre les *figures-signes* et les *textes* et non entre les *figures* et les *signes*, du moins compte tenu du fait que, sur la base du même critère de segmentation et de réduction, nous sommes passés d'une sémiotique de signes (Saussure) à des figures (Hjelmslev) ? En écartant les figures, par ailleurs, seraient exclues les significations de l'art abstrait. Ces compositions ne proposent pas la reconnaissance d'objets figuratifs, mais de traits qui peuvent signifier sans constituer nécessairement un système (par évocation symbolique) ou qui constituent des systèmes minimaux (pour les relations semi-symboliques).
- 11 Il faut préciser que Hjelmslev attribuait la tâche d'étudier les substances physiques ou biologiques à des disciplines autres que la sémiotique comme la physique et la biologie.
- 12 Comparée à la naissance d'une nouvelle sémiotique, la théorie n'est jamais déductive, mais reste hypothétique-déductive dans la mesure où elle doit développer des catégories spécifiques pour leur analyse. Pour un développement du concept d'adéquation, cf. ZINNA (2014).
- 13 Pour un commentaire détaillé sur l'essai de Deleuze, nous renvoyons à la lecture de AGAMBEN (1998).
- 14 Pour une présentation de l'empirisme transcendantal de Deleuze, cf. SAUVAGNARGUES (2008).
- 15 Pour une comparaison plus détaillée entre les modèles interprétatifs et productifs, nous renvoyons le lecteur à ZINNA (2014).
- 16 En ce sens, comme l'écrit FONTANILLE (2008: 14): « Le principe d'immanence est indissociable, comme on l'a souligné, de l'hypothèse d'une activité de schématisation et de modélisation dynamique interne au sémiotiques-objets [...] ».
- 17 Deux critiques opposées ont été attribuées à cette position: le *nominalisme* du métalangage (Brandt) et le *réalisme* de la structure (Eco).

## Bibliographie

- AGAMBEN, GIORGIO  
 (1998) « L'immanence absolue », in E. Alliez (éd.), *Gilles Deleuze. Une vie Philosophique*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, p. 165-188.
- CASSIRER, ERNST  
 (1992) *Da Talete a Platone*, Bari, Laterza.
- COQUET, JEAN-CLAUDE  
 (1984) *Le discours et son sujet. Tome 1 : Essai de grammaire modale*, Paris, Klincksieck, p. 222.
- DARRAULT-HARRIS, I. ET FONTANILLE, J. (ÉDS)  
 (2008) *Les âges de la vie. Sémiotique de la culture et du temps*, Paris, PUF.
- DELEUZE, GILLES  
 (1953) *Empirisme et subjectivité. Essai sur la nature humaine selon Hume*, Paris, PUF.

- [1973] « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » in F. Châtelet (éd.), *Histoire de la philosophie VIII. Le XX<sup>e</sup> siècle*, Hachette ; repris dans G. Deleuze, *L'île déserte*, Paris, Minuit, 2002, p. 238-269.
- [1981] Francis Bacon. *Logique de la sensation*, Paris, Éditions de la Différence, 1996.
- (1995) « L'immanence : une vie... », *Philosophie*, n° 47, p. 4-7.
- DELEUZE, G. ET GUATTARI, F.  
 (1980) *Mille plateaux*, Paris, Minuit.  
 (1991) *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit.
- FONTANILLE, JACQUES  
 (2008) *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.
- GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN  
 [1966] *Sémantique structurale*, Paris, Larousse ; 2<sup>e</sup> éd., Paris, PUF, 1986.
- GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN (ÉD.)  
 (1972) *Essai de sémiotique poétique*, Paris, Larousse.
- GUILLAUME, GUSTAVE  
 (1969) « Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe », in AA. VV., *Essais sur le langage*, Paris, Minuit, p. 205-225.
- HJELMSLEV, LOUIS  
 [1943] *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*, Festskrift udgivet af Kobenhavns Universitet, novembre 1943 ; publié séparément, Copenhague, Ejnar Munksgaard ; trad. angl. *Prolegomena to a Theory of Language*, supplément à , vol. 19, n° I, Indiana University, Publications in Anthropology and Linguistics, Memoir 7 of the IJAL, 1953 ; 2<sup>e</sup> éd. angl. de F. J. Whitfield et révisée par l'auteur, Madison, University of Wisconsin Press, 1961 ; dont la 2<sup>e</sup> trad. fr. *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1971 ; *I fondamenti della teoria del linguaggio*, introduit par Giulio C. Lepschy, Turin, Einaudi, 1968.
- [1954] « La stratification du langage », in *Essais linguistiques*, Paris, Minuit, 1959, p. 45-77.
- LANDOWSKI, ERIC  
 (2004) *Passions sans nom*, Paris, PUF.
- LOTMAN, YOURI  
 (2004) *L'explosion et la culture*, Limoges, PULIM.  
 (2004a) « Le continu et le discontinu », in LOTMAN (2004), p. 35-42.  
 (2004b) « La fin ! Ce mot, ah, comme il sonne ! », in LOTMAN (2004), p. 205-211.  
 (1994) « Processi esplosivi », in *Cercare la strada*, Venise, Marsilio, p. 35-38.
- LOTMAN, Y. ET USPENSKJI, B.  
 (1980) *Tesi sullo studio semiotico della cultura*, Parme, Pratiche.
- RASTIER, FRANÇOIS  
 (1989) *Sens et textualité*, Paris, Hachette.  
 (2001) *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
- SAUVAGNARGUES, ANNE  
 (2008) *Deleuze, l'empirisme transcendantal*, Paris, PUF, coll. « Philosophie d'aujourd'hui ».